

## CORRESPONDANCE.

Collège Bourget, [Rigaud] le 2 Janv. 1877.

M. le Rédacteur,

Que de fois, en assistant aux funérailles d'un parent ou d'un ami, me nous sommes-nous pas dit, en priant pour leur repos éternel : hélas ! combien de défunts sont privés du bonheur d'avoir des amis qui pensent à eux ici-bas ! Leur souvenir est enseveli dans la tombe avec leurs dépouilles mortelles ! La dernière pelletée de terre n'a pas recouvert leurs cendres, que déjà ils n'existent plus pour personne ! Et cependant, ils gémissent peut-être dans les tourments du Purgatoire !

Trop souvent, pas un soupir, pas une larme ne leur répond, pas une prière n'est adressée au divin Rédempteur pour qu'il répande sa rosée rafraîchissante sur les flammes impitoyables qui les dévorent. Cette navrante pensée nous serre le cœur et nous fait mal.

Aussi ne peut-on trop applaudir aux sentiments généreux qui ont inspiré aux élèves du Collège Joliette, l'institution de l'œuvre pieuse dont il est fait mention dans le No. 6 de *la Voix de l'Écolier*. Je veux parler de la cotisation mensuelle des écoliers pour faire chanter, chaque mois, une messe de *Requiem*, à l'intention des âmes du Purgatoire. Le Collège Bourget à Rigaud, vient aussi d'établir la même coutume qui, si j'osais exprimer un désir, devrait se répandre dans tous les établissements d'éducation. Les innombrables avantages de cette œuvre sont trop connus pour que je m'arrête à les détailler : d'un côté, soulagement des souffrances des âmes abandonnées ; de l'autre, abondance de grâces répandues sur le Collège et sur ceux qui en font partie. Dieu rendra au centuple la faible obole qu'on donnera dans un but si noble et si éminemment charitable. C'est ce qu'a très-bien développé aux élèves notre bien-aimé Directeur, le Révd Père Chouinard, dans les quelques paroles qu'il leur a adressées avant la célébration de la première messe chantée le Samedi 16 Décembre.

Pendant l'office divin les élèves se sont approchés de la Table Sainte avec un recueillement vraiment édifiant et que je suis heureux de signaler. C'est pourquoi, Monsieur le Rédacteur, je viens réclamer de votre bienveillance un léger espace, pour ces quelques lignes, dans votre estimable journal. En les propageant dans toutes les directions, il aura peut-être l'insigne bonheur de répandre cette œuvre sainte qui fait tant d'honneur à ceux qui en sont les promoteurs. Et à ce propos, je croirais ne pas avoir rempli mon devoir d'une manière complète, si je ne mentionnais ceux des élèves qui se sont particulièrement distingués pour étendre cette œuvre pieuse parmi leurs condisciples. Mr. A. Lâbelle, élève de philosophie, par un article des mieux sentis, inséré dans le journal hebdomadaire rédigé par les membres du *Cercle littéraire* du Collège, a vivement engagé ses camarades à inaugurer sans retard cette coutume si louable. De concert avec MM. Lamarche, Lévis, Marcellin et Chevrier, il a recueilli la quote-part que tous ont donnée avec le plus généreux empressement. G. S.

LE  
ROBINSON D'EAU  
DOUCE.

—  
CHAPITRE III.  
—

Excursions charitables  
et autres.

(Suite.)

Depuis le déplacement de la passerelle, le docteur me gardait rancune. Il venait souvent au château, et toujours en traversant le petit ruisseau du parc. Il l'avait franchi un peu avant la chute du facteur rural. Que l'idée de déplacer la passerelle me fût venue une demi-heure plutôt, et le docteur attrapait pour son compte l'entorse qu'il fut appelé à guérir.

Avec quel plaisir j'accompagnai ma mère dans ses courses charitables. Elles avaient lieu à pied lorsque le malade était proche du château, en voiture pour peu qu'il fût éloigné. J'aimais beaucoup plus les premières. A pied ou en voiture, nous étions toujours suivis d'un domestique chargé d'un grand panier contenant de la viande et du vin pour les convalescents ; de la quinine, du bouillon et du sucre pour les malades. Outre ces dons en nature, il était rare que ma mère ne vidât pas son porte-monnaie. Presque toujours c'était moi qui remettais ces aumônes. Cinq ou six fois nous eûmes affaire à des pauvres honteux. Je ne crois pas qu'il soit possible de mettre plus de dextérité que celle employée par moi à placer un louis sur le coin de la cheminée où de la commode.

A ces secours matériels, ma mère joignait de bonnes paroles, de sages conseils, et parfois les exhortations religieuses les plus touchantes.

Une fois, M. le Curé vint prier Mme de Puyjoubert d'user de son influence auprès d'un ouvrier atteint d'une maladie de poitrine arrivée à la dernière période, et qui refusait de recevoir les secours religieux. Ma mère entra seule dans la chambre du malade dont la femme était absente. Nous reçûmes l'ordre, Nicolas et moi, de l'attendre dans une pièce voisine. Comme la curiosité était un de mes nombreux défauts, je ne me fis pas scrupule d'aller écouter à la porte et de regarder par la serrure.

Monsieur Martin, disait ma mère à l'ouvrier, vous savez quel intérêt je vous porte ; est-ce que de votre côté vous ne voudriez pas faire quelque chose pour moi ?

— Oh si ! Madame, pour vous je me mettrais en quatre.

— Je n'en demande pas autant, dit-elle avec un sourire, écoutez seulement M. le Curé.

— Pour cela, non ! répondit l'ouvrier malade. Je ne crois ni au ciel, ni à l'enfer, ni à la messe, ni au baptême, ni à la confession.

Ma mère ne répondit rien à ce blasphémateur ; mais je la vis se mettre à genoux auprès du lit, joindre les mains et prier à mi-voix.